

Bulletin d'histoire politique

Les Cahiers d'histoire du Québec au XXe siècle, no 8, automne 1997, Centre de recherche Lionel-Groulx, Sainte-Foy, 234 p.

Félix Bouvier

B
H
P

Volume 6, numéro 3, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063684ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063684ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouvier, F. (1998). Compte rendu de [Les Cahiers d'histoire du Québec au XXe siècle, no 8, automne 1997, Centre de recherche Lionel-Groulx, Sainte-Foy, 234 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 6(3), 173–179. <https://doi.org/10.7202/1063684ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

un texte qui ne trahit pas ses dix ans d'âge, sa plus belle expression. Elionor Kyte Senior, même en faisant ici la partie trop belle aux Loyalistes et au gouvernement britannique, a néanmoins posé les solides fondations d'une structure qui ne demande qu'à s'élever par des recherches futures.

Roch Legault
Collège militaire royal de Kingston

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Jean-Paul Bernard, *Les rébellions de 1837 et de 1838 dans le Bas-Canada*, La société historique du Canada, Brochure historique no. 55, Ottawa, 1996, p.30.
2. Andreas Suter, «Histoire sociale et événements historiques. Pour une nouvelle approche», *Annales HSS*, mai-juin 1997, p. 543-567.

***Les Cahiers d'histoire du Québec au XXe siècle*,
no 8, automne 1997, Centre de recherche Lionel-Groulx,
Sainte-Foy, 234 p.**

En 1996 et 1997, il y a eu de nombreux anniversaires qui ont incité *Les Cahiers d'histoire* à publier, l'automne dernier, un numéro portant essentiellement sur l'œuvre de Lionel Groulx, précisément une génération après son décès. Ainsi, c'était le cinquantième anniversaire de l'Institut d'histoire de l'Amérique française et de la revue du même nom, le quarantième de la Fondation Lionel-Groulx et le vingtième du Centre de recherche qui porte aussi le nom de l'historien. Par la même occasion, ce numéro remet les pendules à l'heure en ce qui touche la contribution véritable de Groulx à la vie collective de son temps et d'aujourd'hui, tant par son travail d'historien que par son rôle d'intellectuel engagé. De nombreux textes, dont quelques-uns sont franchement excellents, viennent apporter des réponses équitables à la désinformation biaisée qui sévit à grande échelle depuis quelques années à l'égard de Groulx et qui, ce faisant, salit sa mémoire et son œuvre, noircissant avec elle le nationalisme québécois passé et présent en le décrivant trop souvent comme ethnocentrique, raciste et haineux.

Comme le disent les présentateurs Benoît Lacroix et Stéphane Stapinsky, il ne s'agit pas de diminuer ou d'omettre certains aspects de l'œuvre de Groulx qui ne conviennent plus au nationalisme actuel, mais bien d'étudier Groulx

pour ce qu'il est, c'est-à-dire un historien nationaliste québécois fondamental au vingtième siècle. Il n'en est pas moins un homme ayant vécu sa jeunesse au dix-neuvième siècle et tout historien sérieux et honnête se doit de le situer d'abord dans son contexte. Ainsi, simple exemple, à l'époque le mot «race» n'avait pas la connotation négative qu'on lui donne maintenant, mais signifiait plutôt «nation» ou «peuple». De la même façon, une étude approfondie de ses écrits ne recèle rien de plus, à propos de son pseudo-antisémitisme, qui ne soit le lot du catholique moyen de son époque, partout dans le monde. En somme, bien qu'il ait été un traditionaliste, il est temps que les nationalistes progressistes actuels prennent «congé d'un certain infantilisme qui nous bloque l'accès à une compréhension plus sereine de notre histoire» (p. 10). Positivement, Groulx doit être pris pour ce qu'il fut: un incomparable éveilleur de fierté et de conscience nationale. C'est d'ailleurs cela qui, fondamentalement, agace les Richler, Delisle et Citélibristes de tout acabit, sans oublier le Canada anglais. D'où le travail de sape...

Le premier article, signé Jean-Rémi Brault, remonte à la source de la fonction d'historien chez Groulx, c'est-à-dire à la rédaction d'un manuel d'histoire en 1905-1906 que le prêtre éducateur confectionna alors pour ses élèves. Déjà, les idées de grandeur et le perfectionnisme de l'auteur se manifestent dans le choix méticuleux des ouvrages de référence choisis ou rejetés. Selon Brault, il est probable que ce manuel improvisé, comme le qualifiait lui-même l'auteur, ait été à l'origine des cours-conférences universitaires que Lionel Groulx dispensa à partir de 1915.

Ensuite, Patrice Groulx trace «l'itinéraire Dollard de l'abbé Groulx». Dollard était pour le prêtre historien un symbole de l'interprétation du passé devant servir d'exemple au présent et au futur du Canada français, au même titre que la foi catholique et la langue française. Ainsi, le fait que le héros de Long-Sault ait peu à peu été relégué aux oubliettes est vu par le signataire de l'article comme quelque chose qui a sans doute été perçu par le vieil historien comme «un pitoyable aboutissement, mais surtout un funeste présage. Or la catastrophe ne s'est pas produite. Le nationalisme actuel a peut-être abandonné son exclusivisme religieux, la nation n'en est pas moins vivante» (p. 32).

L'article suivant traite des événements de 1837-1838 tels qu'analysés par Lionel Groulx. Il est signé par Stéphane Pigeon et Pierre Trépanier. On y apprend que Groulx fut l'un des très rares membres du clergé à commenter en classe, avant la Première Guerre mondiale, les troubles armés de 1837-1838. Groulx met en cause les chefs patriotes du Bas-Canada qui «n'ont pu

contenir les forces qu'ils ont libérées puis, indécis, ils n'ont pas su préparer convenablement l'insurrection» (p. 42). Aussi, Groulx blâme Papineau qui n'a pas joué à sa pleine mesure son rôle de chef qui est «d'infléchir la courbe que dessinent les déterminismes» (p. 44). Les auteurs soulignent que chez Groulx la polysémie de politique, de lutte de races et de conflit national était au cœur de son analyse des événements de 1837-1838. Dans la même foulée, Trépanier et Pigeon affirment que Maurice Séguin n'a fait qu'explicitier ces thèmes mis de l'avant par Groulx. Tant qu'à s'aventurer sur ce terrain comparatif, ils auraient dû mentionner, s'ils en sont conscients, que Séguin a largement dépassé ces schèmes explicatifs, en particulier à l'intérieur de ses *Normes*.

Puis, Stéphane Stapinsky fait une analyse des cours publics de Groulx à l'Université Laval, devenue l'Université de Montréal, entre 1915 et 1942. Il en ressort que ses œuvres historiques proviennent, dans une très large proportion, de ses exposés oratoires. Aussi, Groulx utilisait longtemps, parfois même quelques décennies plus tard, les notes façonnées à l'occasion de la préparation de ces cours, en faisant toutefois une relecture.

Vient ensuite un article inédit de Jean-Éthier Blais qui est fort intéressant. Il démontre que c'est Lionel Groulx qui a su ébranler l'idée, qui sévissait alors chez nos élites, que la conquête avait été au total bienfaitrice. Groulx n'était pas indépendantiste, mais c'est à lui que l'on doit d'abord la prise de conscience, puis la reprise en mains des pouvoirs constitutionnels qui nous reviennent depuis 1867. Aussi, «Groulx a tenu à décrire notre peuple comme un être complet. En cela aussi, il fut le premier intellectuel de notre nation» (p. 76). Finalement, Blais avance que Groulx «nous sert de pierre de touche» lorsque notre histoire est en ascension, tout comme il sert de bouc émissaire aux adversaires du nationalisme québécois, qui s'appuient alors sur «des arguments qui collent aux modes, aux préjugés et aux craintes viscérales de l'heure» (p. 77).

Les trois articles suivants sont respectivement d'Alain Lacombe, de Nicole Gagnon et de Jean-Claude Dupuis. Le premier rend compte des mémoires du chanoine, document mémorable et témoignage remarquable qui est aussi la destinée québécoise la plus étoffée en termes de pages et du nombre de documents iconographiques. Le deuxième article traite du présumé maurrassisme de Groulx. Pour l'auteur, on peut considérer que Groulx était au Québec ce que Maurras était à la France en tant qu'intellectuel de la pensée nationaliste, mais là s'arrête la filiation, puisque Groulx affirmait n'avoir «jamais gobé le cher maître» (p. 90). Enfin, le troisième texte aborde la

question de la relation qu'entretenait Groulx avec la politique. Il s'en est toujours méfié et il a parfois admiré quelques dictateurs étrangers tout en n'ayant jamais condamné la démocratie de façon formelle. Ce qu'il désirait, c'était «l'émergence d'un mouvement national qui transcenderait, sous l'impulsion d'un chef charismatique, les vieux clivages partisans» (p. 95).

Nous avons ensuite droit à un texte éclairé et très pertinent de Fernand Dumont. Il met de l'avant que Richler et compagnie «ont saisi l'occasion d'un exorcisme» (p. 100), alors que l'intelligentsia francophone s'est dissociée de Groulx. Pour lui, il s'agit là de censure de la pensée d'un clerc d'autrefois, tout comme on mettait jadis à l'index les auteurs anticléricaux. Dumont note que le prêtre-historien «s'appuyait avec assurance sur une référence que lui avait léguée la tradition de la survivance: les coutumes, la langue, la foi religieuse qui lui paraissaient, comme à ses prédécesseurs, les paramètres incontournables de son peuple. Nous n'en sommes plus là» (p. 102). Dumont exige son droit de se souvenir de l'histoire de son peuple, toujours louvoyante, dont Groulx et son œuvre sont des jalons importants. Ce qui n'empêche en rien ceux qui suivent et qui suivront de penser pour leur compte et pour leur temps, mais Dumont n'acceptera jamais qu'on tente d'éliminer de la mémoire collective un tel historien, même s'il se réserve le droit de critiquer certains aspects de sa pensée.

Puis, le philosophe Serge Cantin nous offre un texte exceptionnel, très pénétrant, qui provient d'ailleurs d'une recherche doctorale et qui s'intitule «La réception herméneutique de Lionel Groulx chez Fernand Dumont» (p. 105). Cantin analyse très finement les procédés historiographiques par lesquels certains cherchent à discréditer l'œuvre de Groulx «soit en décontextualisant sa pensée, soit au contraire en la surcontextualisant» (p. 106). À propos d'Esther Delisle, Cantin relève qu'elle avance elle-même ne pas être intéressée à situer Groulx dans son contexte historique, ce qui est pourtant la règle de base qu'une(e) historien(ne) digne de ce nom doit suivre. Cantin démontre bien que Delisle se situe à l'intérieur du courant de pensée néo-libéral canadien pour lequel «le nationalisme québécois est condamnable dans la mesure où il "impose injustement des droits collectifs au détriment des droits individuels", toute affirmation des droits collectifs étant considérée a priori comme suspecte, voire crypto-raciste» (p. 106). Si Delisle s'était donné la peine de contextualiser la pensée de Groulx, elle aurait constaté que les préjugés antijuifs de l'abbé relevaient d'un certain contexte social, culturel et religieux. Ce faisant, «elle eût en même temps à renoncer au présupposé qui sous-tend toute sa recherche, à savoir que le néo-nationalisme québécois serait l'héritier direct du nationalisme groulxien et donc,

porteur de la même tare génétique, du même délire raciste et antisémite que celui-ci» (p. 108). Pour ce qui est de la surcontextualisation, le processus que certains utilisent est d'enfermer la pensée de Groulx à l'intérieur de «ses conditions sociohistoriques d'apparition» (p. 109), de telle sorte qu'elle n'ait plus rien à nous apporter aujourd'hui. Enfin, Cantin note que la tâche herméneutique de nous approprier la tradition est urgente «afin de ne pas perdre la mémoire de ce que nous sommes. C'est ce que Dumont a compris très tôt, et avec une conscience aiguë» (p. 113).

L'article suivant est signé Jean-Marc Léger. L'admiration, voire la vénération qu'il porte à l'historien ressort de son texte. Léger analyse correctement le fait que Groulx fut «le premier artisan contemporain de la démarche émancipatrice du Québec, premier par l'autorité morale, l'influence, le rayonnement» (p. 123). De la même façon, il rend bien la préoccupation qu'avait Groulx au sujet de notre nécessaire émancipation au plan économique «comme condition du progrès social, de l'avancement culturel et de la survivance tout court» (p. 127). Toutefois, le signataire va bien loin lorsqu'il affirme que Groulx doit être «l'inspirateur de la nouvelle résistance» (p. 129).

Dominique Garand propose ensuite «une approche non hystérique de Lionel Groulx». Le message de Garand est effectivement empreint de sagesse: «Lionel Groulx est sûrement critiquable, il se pourrait aussi qu'il soit dépassé; cela serait-il, il aura été, selon moi, quelqu'un d'important, d'essentiel même aux Québécois» (p. 131). Garand note que Groulx n'a jamais fait l'unanimité, y compris de son vivant. Il a eu ses problèmes de jeunesse avec les autorités cléricales qui le considéraient comme un rebelle. Aussi, il avait ses opposants à l'intérieur même des rangs nationalistes canadiens-français. C'est à l'époque de la Révolution tranquille que l'œuvre de Groulx perdit de son acuité sur le temps présent du peuple québécois: «Pour retrouver sa dignité, ce sujet n'a pas besoin de s'inventer un passé merveilleux, il lui suffit de prendre conscience de son état présent» (p. 137-138). C'est à cause de son rôle d'éveilleur de conscience «que les nationalistes éprouvent de la gratitude envers [Groulx] et c'est pour cela que certains lieux publics ont reçu son nom» (p. 140). Garand ne nie pas qu'il y ait eu des poussées d'antisémitisme et de fascisme chez Groulx, cependant cela n'a rien de central chez lui: «on retire de son œuvre toute allusion aux Juifs et rien n'a bougé en elle» (p. 141). Pour conclure, Garand avance avec justesse que les groulxien doivent consentir un deuil «qui n'est pas un reniement ou un déni de l'amour que cet homme a pu susciter. Simplement, l'histoire s'est modifiée et nous ne pouvons plus penser notre destinée dans les termes fixés par Groulx» (p. 148).

Le dernier article sur Groulx est un second texte inédit de Jean-Éthier Blais. Lui aussi pourfend le supposé antisémitisme de Groulx et, par ricochet associatif, de tous les nationalistes québécois: «Tous les moyens sont bons lorsqu'il s'agit de présenter le Québec et les Québécois comme indignes d'accéder à l'indépendance» (p. 153). Blais a ensuite deux phrases délicieuses sur lesquelles il n'est pas inutile de méditer: «On nous accusera donc de racisme, nous le peuple le moins raciste et le plus accueillant qui soit. Quand nous-mêmes, avons-nous le courage de faire le procès du racisme anti-québécois?» (p. 153).

Ces différents articles sont suivis de quelques textes de Groulx particulièrement éclairants sur le cheminement idéologique du nationalisme des quelque trente dernières années de sa vie, soit de 1936 à 1967. Juliette Lalonde-Rémillard, nièce et longtemps secrétaire de l'historien, nous raconte ensuite les derniers moments de celui-ci, de même que de nombreux témoignages de gens influents de différents milieux suite à sa mort. Cela donne une idée du grand rayonnement qu'avait Lionel Groulx. Puis le Fonds Lionel-Groulx est bien décrit par Marie Léveillé et Stéphane Stapinsky.

Enfin, Julien Goyette nous annonce une anthologie de l'œuvre de Groulx pour l'année 1998. Stéphane Stapinsky nous propose par la suite une rencontre avec Hubert Guindon, qui n'a rien à voir avec Groulx, mais qui n'en est pas moins extrêmement intéressante. Guindon est un sociologue d'origine franco-ontarienne qui a fait carrière pour l'essentiel à l'université Sir Georges Williams, devenue Concordia. Il s'agit d'un intellectuel fascinant qui mériterait d'être mieux connu. Ses opinions sur l'impérialisme britannique, qui s'est appliqué un peu partout à travers le monde au siècle dernier, mériteraient une large diffusion. Cet impérialisme proposait un modèle de civilisation supérieure aux nationalismes autochtones tel que le nôtre par exemple... Ce que Guindon a à dire sur la question nationale actuelle au Québec est aussi d'un grand intérêt. Selon lui, les indépendantistes font preuve de naïveté s'ils croient qu'il va nous suffire de nous convaincre nous-mêmes de voter pour l'indépendance pour qu'elle se fasse à peu près sans problèmes. Pour lui, il est clair que l'Angleterre n'a jamais rien cédé de plein gré sur ce genre de terrain. Et ce sont ses fils «que nous avons en face de nous»... (p. 206).

Finalement, les dernières pages de ce numéro sont composées de textes hétéroclites qui présentent des nouveautés d'ordre historique, que ce soit au plan patrimonial, technologique, ainsi que quelques comptes rendus de lecture. Auparavant, Benoît Lacroix rend un bel hommage au grand intellectuel Fernand Dumont, décédé en 1997.

En conclusion, *Les Cahiers d'histoire* ont fait preuve d'une nécessaire initiative en confectionnant ce qui peut pratiquement être qualifié de spécial Lionel Groulx. La très grande influence qu'a toujours celui qui fut à la fois un intellectuel, un prêtre, un historien et un tribun, justifiait que l'on y prête une telle attention. Il en va de même pour la façon qu'ont encore un grand nombre d'intellectuels de tous les horizons québécois et canadiens de se situer en faveur ou en désaccord, mais rarement de façon indifférente, face à celui qui, parmi nos historiens, eut le plus d'influence sur ses contemporains, de même que sur ses survivants.

Félix Bouvier
Historien et professeur d'histoire

Catherine Pomeyrols, *Les intellectuels québécois: formation et engagements 1919-1939*, Paris et Montréal, L'Harmattan, 1996, 537 p.

Catherine Pomeyrols s'intéresse à l'histoire des intellectuels. Française, elle est venue étudier le cas québécois avec des outils français. Elle utilise notamment les concepts des historiens Michel Winock et Jean-François Sirinelli. De ce dernier plus particulièrement, elle retient beaucoup, entre autres les notions de génération, de sociabilité et de milieu, pour observer de près la formation et la trajectoire de vingt-trois intellectuels québécois de l'entre-deux-guerres. Ces notions ne constituent pas en soi une explication, mais elles permettent d'établir et d'observer des liens avec des individus d'une même époque.

La thèse de doctorat d'où est tiré ce livre a circulé en photocopies dans les départements d'histoire dès qu'elle eut été complétée. C'est que Pomeyrols a dépouillé une somme impressionnante de documents. À ce chapitre, son travail est précieux. Cependant, il n'est pas sans défauts. Pomeyrols étudie, écrit-elle, les intellectuels «ayant eu le plus d'influences, les plus prolixes sur les changements à apporter à leur société, les plus engagés au grand jour». Selon ces paramètres, d'autres intellectuels pouvaient tout à fait être intégrés à son travail. Par exemple, elle ne retient pas Richard Arès (1910-1989) dans son corpus d'étude. Pour comprendre l'entre-deux-guerres au Canada français, la trajectoire du jésuite Arès est sans conteste plus significative que celle de René Garneau. Pourquoi avoir choisi d'étudier celui-ci plutôt que celui-là? Tous les choix se discutent, bien sûr, mais certains doivent être discutés plus que d'autres.